

VÉGA

# L'Amour qui ne meurt pas



ÉDITIONS DE LA "REVUE DES POÈTES"

*Librairie Académique PERRIN et Cie*



**L'Amour**  
**qui ne meurt pas**



## DU MÊME AUTEUR

---

**Légendes et Chansons**, poésies, *Paris, Lemerre*, 1918  
(épuisé).

**Le Jardin des Hespérides**, poésies, *Paris, Lemerre*,  
1903.

**Madame Guizot**, *Paris, Hachette*, 1901 (épuisé),

**L'Ombre des Oliviers**, poésies, *Paris, Lemerre*, 1908.

**Au Pays de la Lumière**, *Paris, Fischbacher*, 1912  
(2<sup>e</sup> édition).

**Les Présences invisibles**, *Paris, Perrin*, 1923 (5<sup>e</sup>  
édition). *Couronné par l'Académie française.*

**A jamais**, poésies, *Paris, Arthème Fayard*, 1924.



VÉGA

# L'Amour qui ne meurt pas



ÉDITIONS DE LA *REVUE DES POÈTES*

35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35

PARIS VI<sup>e</sup>

—  
MCMXXIX

Tous droits réservés

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE 50 EXEMPLAIRES SUR  
PAPIER PUR FIL LAFUMA NUMÉROTÉS DE 1 A 50.

N° 38

*Pour Gérard d'Houville*





**La Mort héroïque**  
**du Lieutenant Contamine de Latour**

GRAND PRIX  
DE POÉSIE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE  
1927





## LA MORT HEROIQUE

### DU LIEUTENANT CONTAMINE DE LATOUR

Que font tous ces soldats ? Pourquoi se replier  
En bel ordre guerrier,  
Silencieusement par la plaine infinie ?  
Où, d'un pas régulier,  
Va cette compagnie ?

Quel est celui que par ce chemin hasardeux  
Tous ont suivi sans faute ?  
Que fait-il ? Où va-t-il ? Quand on s'approche d'eux,  
Chose étrange, ils sont deux,  
Muets et tête haute.

Un soldat tout sanglant tient son chef embrassé ;  
De sa main brune et forte,  
Contre son cœur fidèle, il étreint un blessé,  
Fièrement redressé...  
Non ! c'est un mort qu'il porte.

Etroitement unis, le mort et le vivant  
Ne forment qu'un seul être...  
Retournez à l'avant !  
C'est le mort qui conduit, que tous iront suivant,  
Le mort qui reste maître.

Que veut de vous ce chef ? Où vous mènerait-il  
D'un grand geste viril  
Comme il faisait naguère ?  
Droit sur l'obstacle et l'ennemi ! Droit au péril,  
A son poste de guerre !

Soldats, remontez tous sans hésiter là-haut  
Avec ce mort qui vaut  
La troupe la plus belle.  
En avant, devant tous ! C'est la place qu'il faut  
A cette sentinelle.

Mais est-il mort ou plus vivant que nous, celui  
Qui se dresse aujourd'hui  
Paisible à votre tête,  
Et qui n'a jamais craint que la honte et l'ennui  
De la sombre défaite ?

Mais est-il mort ou pour jamais vivant, celui  
    Qui gouverne et protège  
    Les siens dont nul n'a fui,  
Qui trouve jusqu'au bout un si loyal appui,  
    Qu'entoure un tel cortège ?

Et sont-ils morts, tous nos soldats victorieux,  
    Dignes des grands aïeux,  
    De Jeanne la guerrière ?  
Leur amour, leur espoir, la clarté de leurs yeux,  
    Ne sont-ils que poussière ?

Martyrs silencieux, vainqueurs de leurs tourments,  
    Enfants, frères, amants,  
    Ces géants des batailles,  
Ne sont-ils désormais que ce peu d'ossements,  
    Epars sous les broussailles ?

.....

Non ; ne demeurez pas le front baissé, rêvant  
    A ceux que nous aimâmes :  
    En avant ! En avant !  
Obéissez à leur appel d'un cœur fervent ;  
    Suivez le vol des âmes.

Quand vous errez parmi ces mille et mille croix,  
    Ces sillons noirs et froids,  
Que d'horreur, de pitié, votre jeunesse vibre,  
    Prêtez l'oreille aux voix  
    Qui planent dans l'air libre :



Nous ne sommes pas morts, nous chevauchons plus haut  
Avec Messire Saint Michel et la Pucelle,  
Et Roland, Saint Louis, Bayard, troupe immortelle ;  
Soldats et chefs, nous avons pris le ciel d'assaut  
Dans la flamme et le sang comme eux, comme elle.

Nous sommes des vainqueurs. Qu'on pleure les vaincus !  
N'avons-nous pas sauvé le pays et la race ?  
Vous nous appartenez ; imitez notre audace,  
Vous qui vivez les jours que nous aurions vécus ;  
Courez sur le chemin que notre élan vous trace.

Ne cherchez pas les immortels parmi les morts...  
Et ne ramenez pas nos ombres à l'arrière ;  
En avant ! Exaucez notre ultime prière ;  
Dans votre âme fidèle, amis jeunes et forts,  
Emportez-nous vers l'avenir et la lumière !

C'est votre cœur que nous voulons pour seul tombeau,  
C'est en vous qu'ici bas nous entendons revivre.  
Malheur à l'oublieux qui de rêves s'enivre !  
Vous nous appartenez ; relevez le flambeau :  
Il nous trahit, celui qui n'ose pas nous suivre.

Trouverez-vous trop durs et trop hauts les chemins  
Que jusqu'au bout nous avons faits pour vous défendre ?  
Lâchement résignés, vous laisserez-vous prendre  
La liberté, la paix, dons suprêmes des mains  
Et des cœurs immolés réduits pour vous en cendre ?

Nous ne vous disons pas, frères, de nous venger —  
Dieu venge ses martyrs, sa justice est parfaite —  
Mais de garder fidèlement notre conquête  
Et de vous souvenir qu'à l'heure du danger,  
Nous étions là, vous abritant de la tempête.

Rude fut notre jour et longue notre nuit ;  
Votre bataille à vous sera-t-elle plus brève,  
Ou pour vous les combats cruels feront-ils trêve ?  
Sentinelles, veillez ! L'aurore à peine luit ;  
Enfants, montez au front : vous êtes la relève.

Défendez ce qu'hier a sauvé notre amour,  
Nos croix et nos berceaux, la foi de notre enfance,  
Ce qui nous exaltait dans la suprême transe  
Et que nous chérissons encore ! A votre tour :  
Veillez sur notre mère en deuil ! Gardez la France.

## LE COQ ET L'ALOUETTE

Sur la mer tourne la mouette  
Et l'aigle plane sur les monts ;  
Mais vous, le coq et l'alouette,  
Chantez le sol que nous aimons !

Alouettes et coqs sans nombre  
Sur nos guérets se sont dressés ;  
Dans la lutte implacable et sombre,  
Combien d'entre eux furent blessés !

Essaims légers, promptes cohortes,  
Ils disparurent tour à tour,  
Mais leurs âmes ne sont pas mortes,  
Ni leur ardent, leur pur amour.

Le coq, qui ne savait se taire,  
S'est envolé sur le clocher ;  
Il chante pour toute la terre :  
C'est sa manière de prêcher.

La vive alouette est montée  
Si haut qu'on ne la verra plus ;  
Sa voix nous revient, exaltée  
Par l'allégresse des élus.

Oiseaux alertes et fidèles  
A nos sillons clairs et joyeux,  
Qui donc aurait cru que vos ailes  
Sauraient s'élever jusqu'aux cieux ?

## APRÈS

Nous avons lutté longtemps,  
Notre sang coulait sans trêve ;  
Un noble et généreux rêve  
Grisait nos cœurs palpitants.

Nos fils morts en leur printemps,  
Notre joie a fui plus brève  
Qu'une vague sur la grève,  
Un oiseau sur les étangs.

Seigneur, comme tes apôtres,  
Nous avons nourri les autres,  
Mais nous avons soif et faim ;

L'avenir est brume noire :  
Fais que nous goûtions enfin  
Les fruits de notre victoire !

## IN MEMORIAM

Il se peut que l'on vous oublie,  
Vous qui vous êtes oubliés,  
Car votre héroïsme est folie

Pour les lâches humiliés,  
Mais en nous votre flamme vibre,  
Et nous vous demeurons liés

Profondément, par chaque fibre  
De notre cœur fier et jaloux,  
Vous grâce à qui la France est libre !

Nous vous évoquons à genoux :  
Votre martyre fut le nôtre.  
En vain les ans passent, ô vous

Qui reposez l'un près de l'autre,  
Petits soldats, beaux officiers !  
C'est notre sang qu'avec le vôtre

Sur notre terre vous versiez,  
C'est notre espoir et notre joie  
Qu'à pleines mains vous dépensiez.

Que pas un seul de vous ne croie  
Que nous nous sommes consolés.  
Nous voulons suivre votre voie,

Souriants bien que mutilés,  
Et chassant toute vaine crainte,  
Avec vous, par vous immolés,

Servir la même cause sainte.  
Que de votre ardeur possédés,  
Nous puissions vous dire sans feinte :

O vous tous qui nous précédez,  
Nous avons pris la même route ;  
Voyez, amis qui nous aidez,

Vous qui l'avez offerte toute  
D'un coup, sans demander merci,  
Jour après jour et goutte à goutte,

Nous donnons notre vie aussi.

A JEANNE D'ARC  
FIGURE DE LA PATRIE

Jeanne d'Arc, sauvegarde, espoir de notre France,  
Toi son emblème dans les cieux,  
Aux heures de péril et de mortelle transe,  
Vers toi se lèvent tous les yeux.

Le cœur transpercé par nos plaintes  
Et l'émouvant appel des saintes,  
Tu laisses choir de tes mains jointes  
Ta quenouille et ton écheveau ;  
Pour te suivre sans peur ni doutes,  
Nos fils s'assemblent sur les routes ;  
Les campagnes s'éveillent toutes  
Dans un splendide renouveau.



Tu vas ressuscitant la foi, faisant aux frères  
Oublier leur inimitié,  
Unissant les esprits et les désirs contraires  
Dans la même ardente pitié.

S'arrachant à son pesant rêve,  
Le peuple frémit et se lève ;  
Aux lueurs de l'aube, ton glaive  
Luit sans tache, immortel flambeau ;  
La rumeur se change en fanfare,  
L'envahisseur soudain s'effare,  
Et la France, comme Lazare,  
Sort triomphante du tombeau.

Le faible reprend cœur, le blasphémateur prie  
Lorsque tu leur montres la croix,  
O Jeanne d'Arc, âme et drapeau de la patrie,  
Porte-étendard du Roi des rois !

Comme après leurs longues alarmes,  
Les femmes essuyaient leurs larmes,  
Quand, souriant aux hommes d'armes  
Hymne vivante, tu passais,  
Nos âmes redeviennent hautes ;  
Nous avons expié nos fautes.  
Tu chasseras les mauvais hôtes  
Qui souillent le pays français.

O toi que Dieu protège et qui sur nous reposes  
Avec tous ceux que tu défends,  
Va, patrie au grand cœur, soutiens les nobles causes,  
Ne doute pas de tes enfants !

Evoque cette multitude  
Qui vainquit la tourmente rude ;  
S'ils ne portaient pas d'habitude  
La même cocarde au chapeau,  
Tous ils ont su dans la bataille,  
A l'heure ou pleuvait la mitraille,  
Vivante et stoïque muraille,  
S'immoler au même drapeau.

## CURTIUS

Un gouffre s'est ouvert au milieu du Forum,  
Si profond qu'il atteint le centre de la terre,  
Racontent les vieillards groupés dans l'atrium,  
Et la ville gémit au souffle du mystère  
Devant ce grand péril si vite survenu.  
Rome va-t-elle choir dans l'abîme inconnu ?  
« Sa gloire, dit l'oracle, approche de son terme  
Si cette tombe ne se ferme,  
Elle doit y jeter pour apaiser les dieux  
Ce qu'elle a de plus précieux ».

L'un de la plaine accourt, l'autre de la colline,  
L'un apporte son or et l'autre sa moisson ;  
Et chacun tour à tour vers le gouffre s'incline  
Pour payer de son mieux la terrible rançon.

Mais les coupes d'argent où luisent des agates,  
Les médailles, les fleurs, les flots ardents du vin,  
Les lourds tissus de pourpre imprégnés d'aromates,  
Dans l'abîme béant sont engloutis en vain ;  
Et Curtius Marcus avec deux frères d'armes  
Célèbres comme lui par d'éclatants exploits,  
Quitta les camps troublés et la ville en alarmes  
Pour s'en aller vers la Sibylle, au fond des bois  
Là, parmi les rochers de la montagne austère,  
La prêtresse immobile a vécu deux cents ans  
Avec les dieux, dans le silence et le mystère,  
Et les siècles passés lui demeurent présents.  
Son visage est de marbre, inerte sa paupière,  
Mais lorsqu'elle entendit les trois audacieux,  
Un rayon dissipa les ombres de ses yeux  
Et sa bouche frémit dans sa face de pierre :

Enfin Curtius, tu paraïs,  
Toi qu'ardemment je désirais !  
Tu viens la tête haute :  
Tu n'as pas longtemps combattu,  
Triomphateur de blanc vêtu ;  
Heureux, ô bienheureux es-tu,  
Jeune immortel, mon hôte !

Le feu sacré brûle en ton sein,  
Tu confondras le vil essaim  
Des lâches qui blasphèment ;

Parmi les astres des sommets,  
Tu resplendiras désormais,  
Heureux, bienheureux à jamais,  
O toi que les dieux aiment !

Entre les plus nobles des preux,  
Ils te proclament bienheureux ;  
Vers un destin sublime  
T'emporte ton ardent essor.  
A quoi bon les joyaux et l'or ?  
Le plus magnifique trésor,  
C'est toi, cœur magnanime.

Ce soir-là, Curtius se jeta dans l'abîme.

## SOUVENANCE

Je rêve au beau pays d'où mon deuil m'exila,  
A la cité qui porte aussi le nom de Flore  
Et fleurit au couchant pourpré qui la colore...  
Que d'heureux jours auprès des miens je connus là !

Maintenant qu'avec eux mon bonheur s'envola,  
Avant de m'en aller vers l'éternelle aurore,  
Là-bas, sur le Pincio, je voudrais voir encore  
Cette petite place au seuil de la Villa.

Dans ces lieux que j'aimais, où l'on respire comme  
Un mystique parfum l'âme même de Rome,  
Si je ne reviens pas comme autrefois m'asseoir,

Pensez à moi devant les collines lointaines,  
En écoutant tinter les angelus du soir,  
Sous les vieux chênes verts où chantent les fontaines.

## EN EXIL

Beaux vergers de Sorrente et d'Amalfi, corbeilles  
D'oranges et de fleurs que hantaient les abeilles ;  
La mer apparaissait luisante entre les murs ;  
L'odeur des daturas, des fougères, des chaumes,  
Se mêlait dans la sente aux savoureux arômes  
Du miel et des fruits mûrs.

Grappes de pourpre et d'or aux treilles suspendues ;  
Nuits scintillantes où vibraient tout éperdues  
Les chansons, où l'air bleu n'était plus que parfums,  
Que volupté subtile, où venait du Vésuve  
Comme un philtre de mort et d'ivresse, l'effluve  
Des grands siècles défunts.

Paradis que je vois en fermant les paupières !...  
Dans l'herbe aromatique et sèche, entre les pierres  
De la voie Appienne, à présent me voici :  
Au jour ardent succède une fraîche soirée,  
Et Rome du brouillard surgit toute dorée  
    Dans le ciel éclairci.

J'erre dans les villas ombreuses des collines,  
Parmi les hauts cyprès, les fontaines divines  
Du Tibur, les miroirs d'Albano, de Némi ;  
Le vent d'automne abat glands, olives, carouges ;  
Le vin nouveau fermente et les vignes sont rouges  
    Près du lac endormi.

Pourquoi ne dois-je plus vous contempler qu'en rêve,  
Illustres et charmants asiles, douce grève  
Où mon bonheur perdu peut-être est demeuré ?  
Si je fuyais enfin brume, fanges et neige  
Pour retourner là-bas, peut-être y trouverais-je  
    Ce que j'ai tant pleuré.

Dans une église antique où la Madone prie,  
Sous les arceaux en fleurs de quelque hôtellerie,  
Au balcon d'un palais qui domine la mer,  
Qui sait si, du regard interrogeant la voie,  
Ils ne m'attendent pas, ceux qui furent ma joie  
    Et mon bien le plus cher !

.....



A quoi bon t'abuser, pauvre âme vagabonde ?  
Tu ne les reverras nulle part en ce monde ;  
Leur patrie est ailleurs et plus beau leur séjour ;  
Pour les rejoindre, il faut qu'au delà de la tombe,  
Dépassant dans son vol sublime aigle et colombe,  
T'emporte ton amour.

## LES PERCE-NEIGE

Voici que fleurissent les ormes :  
Les premiers regards du printemps  
Empourprent autour des étangs  
Les fins rameaux des fûts énormes.

Chante, il ne faut plus que tu dormes !  
Disent les rayons éclatants  
Au bois qui murmure : J'entends,  
Et se remplit de blanches formes.

Est-ce l'hiver prenant son vol,  
Ou des nymphes jetant au sol  
Le blanc manteau qui les protège ?

Je ne sais, mais nous trouverons  
Sous les arbres aux larges troncs,  
Un frais tapis de perce-neige.

## LE PRINTEMPS TRISTE

Un vent plus doux berce là-haut les branches nues,  
A l'horizon voilé le soleil transparaît :  
Dans l'air plane un parfum pénétrant et discret :  
Voici déjà les violettes revenues.

La brume erre le soir le long des avenues ;  
Dans les taillis reverdissants de la forêt,  
La nouvelle saison glisse d'un vol secret ;  
Je regarde le ciel où se hâtent les nues.

Ainsi je vis me fuir mes plus chères amours,  
Mais le regret de ces bonheurs si doux et courts,  
Glaive perpétuel, en mon âme persiste.

Plus que les triomphants étés épanouis,  
Il est d'accord avec mon cœur, ce printemps triste  
Qui semble en deuil des renouveaux évanouis.

## VIOLETTES DE MARS

Violettes de Mars qui sortez de la terre  
Où la neige étendait son suaire d'argent,  
Maint passant vous regarde et soupire en songeant  
Que vous venez d'un lieu nocturne et solitaire.

Dans le jardin silencieux, le bois austère,  
Votre léger parfum s'élève voltigeant  
Sur la terre attiédie et vers le ciel changeant  
Monte, message ailé de l'ombre et du mystère.

De nouveau nous sentons par les airs apaisés  
Errer autour de nous de fugitifs baisers ;  
Fleurs qui nous consolez mieux que tant de paroles,

Près de vous l'âme en deuil songe à ses bien-aimés,  
Et croit, en se penchant sur vos sombres corolles,  
Voir se rouvrir les yeux que la mort a fermés.

## ABEILLE

Abeille, abeille au vol léger,  
Avril va fleurir le verger,  
Dors-tu dans ta ruche bien close ?  
Voici les beaux jours que j'attends  
Et les merveilles du printemps ;  
Déjà le pêcher devient rose

Mais je n'entends rien bourdonner...  
Les jacinthes ont beau sonner  
Sous ta maison silencieuse ;  
Il faisait trop froid ce matin ;  
Le temps gris demeure incertain,  
Et mon âme n'est pas joyeuse.

Es-tu morte, abeille, ma sœur ?  
Faut-il oublier la douceur  
De ton miel que l'aurore embaume ?  
Ne verrai-je plus qu'en rêvant  
Errer au soleil dans le vent,  
Ton rapide et léger fantôme ?

Mourez-vous aussi dans mon cœur  
Trop lourd de peine et de langueur,  
Chanson dont l'espoir nous enivre,  
Miel ineffable de l'amour,  
Seul vrai bonheur de ce séjour,  
Et goût mystérieux de vivre ?

## VISIONS

Au ravin rocailleux que le printemps arrose,  
Fleurit sous le soleil ardent un laurier rose ;  
L'eau printanière a fui ;  
L'implacable été règne et là-bas Salamine,  
Sur l'immobile mer se dresse, fleur divine  
Qu'évoque mon ennui.

Je revois le Parnasse et Delphes, Castalie  
Et cette source au flanc de l'Hymette jaillie,  
Vous en souvenez-vous ?  
C'est-là que nous errions, là qu'ensemble nous bûmes,  
Pour vous y retrouver, j'écarte maintes brumes,  
Et maints voiles jaloux.

Il nous semblait alors que nous vivions un rêve ;  
Sunium et son temple, Eleusis et sa grève,  
A nos yeux éblouis,  
Paraissaient tout à coup, fantastique mirage ;  
Ces songes radieux quand est venu l'orage,  
Se sont évanouis.

Nous voilà désormais exilés de la joie  
Et des loisirs insoucians... Notre front ploie,  
Notre faix s'est accru,  
Et comme la splendeur virginale du monde,  
Comme nos jours heureux, dans l'abîme qui gronde,  
Vous avez disparu,

Vous qui nous enchantiez, jeunesse, espoir, sourire ;  
Tel qu'un beau soir sur les monts roses de l'Épire,  
Vous vous êtes éteints !  
Visages tant aimés, échappés à la tombe,  
Vous n'êtes dans la nuit menaçante qui tombe,  
Que des phares lointains.

Pourtant, pâles lueurs, vous nous charmez encore ;  
Ne nous montrez-vous pas une nouvelle aurore  
Au bout du noir chemin ?  
La lumière meurt-elle, amis ? Que Dieu nous aide  
A ne pas défaillir dans l'ombre qui précède  
Un plus clair lendemain.



## LA-BAS

Entre les grands cyprès et les pins chevelus,  
L'express empanaché dans la plaine s'avance :  
L'air pur est embaumé d'un parfum de jouvence,  
L'anémone étoilée empourpre les talus.

Auprès de cette mer limpide et sans reflux,  
Le printemps, le matin sont si beaux en Provence ;  
J'ai le cœur gros de peine et d'amour quand je pense  
Aux jours délicieux qui ne reviendront plus.

C'est le même soleil et les mêmes arômes  
Pourtant, mais moi je suis semblable à ces fantômes  
Qui par les bois sacrés errent sans cesse en vain,

L'allégresse d'Avril n'a rien qui les pénètre ;  
Comme eux, tendant l'oreille à quelque appel divin,  
J'attends que le tombeau se rouvre pour renaître.

## MOUETTES

Mouettes qui volez rapides sur la mer  
Lorsque grondent au loin les ouragans de fer,  
Fouettant les vagues écumantes,  
Vous tournez en criant sur la grève qui luit ;  
Vos ailes ont vaincu l'épouvantable nuit  
Et les meurtrières tourmentes.

Je voudrais que mon âme errante comme vous  
Sache aussi triompher des éléments jaloux  
Et des ténébreuses menaces,  
Qu'elle eût toujours pareille à vos hardis essaims,  
A l'âme aventureuse et sereine des saints,  
Les ailes des sages audaces.

## DANS LA BRUME

Ton sort est ici-bas de combattre sans trêve ;  
Souviens-toi qu'avec Dieu le triomphe est certain ;  
Ne te laisse jamais vaincre par le destin,  
Que ton âme au-dessus de ton malheur s'élève.

Prends les yeux de l'espoir et les ailes du rêve,  
Et regarde au-delà de l'horizon lointain ;  
C'est là que paraîtra sûrement le matin,  
Que l'aurore naîtra de l'ombre lourde et brève,

Par un chemin peu sûr et rude nous allons,  
Pleurant les oasis et les riants vallons ;  
Des nuages obscurs s'entassent sur nos têtes ;

Il nous faut traverser la nuit sombre et l'hiver,  
Tâtonner dans la brume, endurer les tempêtes ;  
Il pleut... mais le soleil luit au loin sur la mer.

## LE VENT QUI ERRE .

Là-haut sur la cîme des monts,  
La neige éblouissante étincelle à l'aurore ;  
La mer parmi les goëmons  
Chante dans les rochers de la grève sonore.

J'entends errer ce vent plaintif  
Qui s'apaise bientôt, bercé par tant de palmes ;  
Mon cœur, ne sois pas plus rétif  
Que ce passant dompté qu'endorment les flots calmes.

Car maternelle au triste amour,  
La nature pour lui prend de célestes charmes ;  
Laisse en ce paisible séjour  
Ta douleur s'assouvir de baumes et de larmes.

## TRÈVE

Le ciel sans un nuage en ce calme matin  
Epanche sur la mer une splendeur sereine ;  
Tels que des chapelets de perles qu'on égrène,  
Sur la grève les flots font un bruit argentin.

L'air vif sent le citron, la résine et le thym ;  
Les jardins des rochers répandent dans la plaine,  
Vin pourpré s'épanchant d'une coupe trop pleine,  
Leurs fleurs de flamme au gré du vent proche ou lointain.

Silencieusement j'admire et je contemple  
L'aurore printanière et parfois il me semble  
Sentir autour de moi comme un souffle très doux

Votre présence ailée, habitants du mystère,  
Tandis que je possède en m'élevant vers vous  
Ce peu de paradis oublié sur la terre.

## IL PLEUT

Il pleut des gouttes et des gouttes,  
Il pleut des gouttes sur les routes,  
Les landes et le sillon brun ;  
Il pleut des gouttes larges, tièdes,  
Sur les odorantes pinèdes,  
Il pleut des gouttes de parfum ;

Il pleut sur les roses légères  
Et sur les naissantes fougères,  
Il pleut des larmes tout le jour.  
Partout dans les forêts mouillées,  
Les tendres et vertes feuillées  
S'épanouissent alentour.

Il pleut sur les prés pleins d'abeilles...  
Le ciel qui sur les champs, les treilles  
Répand du blé, des fleurs, du vin,  
Sème dans mon âme qui pleure  
Le miel de l'espoir qui demeure,  
Le baume de l'amour divin.

## JARDINS DISPARUS

Jardins où nous errions ensemble dans l'aurore  
Quand le printemps naissait sous les arbres en fleurs ;  
Le soleil qui venait d'éclorre  
Teignait l'air de mille couleurs.

L'anémone et l'iris couronnaient les allées  
Avec les clairs flocons du précoce rosier ;  
Les pétales blancs, par volées,  
Dansaient autour de l'amandier.

De quel élan joyeux les sombres violettes  
En foule surgissaient des sillons entr'ouverts,  
Unissant leurs senteurs discrètes,  
A l'arôme frais des blés verts !



Et les cloches sonnaient l'angelus dans la ville,  
Peuplant l'espace bleu de divins messagers,  
Tandis qu'au ciel montait subtile  
La tendre haleine des vergers.

Vous ouvriez des perspectives infinies,  
Jardins au bord desquels venait mourir la mer,  
Vibrants de vastes harmonies,  
Ignorants du mortel hiver.

Qu'êtes-vous devenus maintenant ? La charrue  
A tué vos bosquets, vos oliviers, vos fleurs ;  
La treille n'est plus qu'une rue  
Béante qui conduit ailleurs.

Le cupide étranger profana vos retraites  
Et seul, mon coeur fidèle à ses trésors défunts,  
Evoque vos beautés secrètes  
Et soupire après vos parfums.

Celle qui vous aimait aussi s'en est allée  
Plus haut que le soleil, au-delà de nos yeux,  
Figure désormais voilée  
Que je ne cherche plus qu'aux cieux...

Toi qui me vois errer exilée en ce monde,  
Ne prépares-tu pas pour moi, chère âme, oh ! dis,  
Moi solitaire et vagabonde,  
Une patrie, un paradis ?

N'est-il pas des jardins là-haut, plus beaux encore  
Que ceux où nous chantions toutes deux autrefois,  
Où dans tes yeux luira l'aurore,  
Où me consolera ta voix ?

Quand l'implacable hiver qui par les forêts pleure,  
Flétrira pour jamais l'ultime floraison,  
Et qu'au clocher sonnera l'heure  
De retourner à la maison,

Ne m'attendras-tu pas sous les divines treilles,  
Près des sources d'eau vive, au lumineux séjour  
Dont les anges sont les abeilles  
Et le roi, l'immortel Amour ?

## HANTISE

Je ne verrai plus cette année  
S'empourprer les Alpes en feu,  
Ni, telle qu'un autre ciel bleu,  
Luire la Méditerranée.

Loin de la rive couronnée  
De roses qu'évoque mon vœu,  
Quand parfois je soupire un peu,  
A mes rêves abandonnée,

Comme le profond battement  
D'un cœur sans lassitude aimant,  
Comme mystérieux et tendre,

L'appel de l'être le plus cher,  
Dans le lointain je crois entendre  
Le chant rythmique de la mer.

## LA MOISSON

Où donc est le repos que ma fatigue implore ?  
Brisés, meurtris, luttant sans cesse, nous passons,  
Déchirant notre cœur aux épineux buissons ;  
Nos trésors les plus chers, la tombe les dévore ;

Las d'avoir tant souffert, il faut gémir encore.  
— Ne te plains pas, froment de Dieu; vois le frisson  
Des gerbes dans le vent ; contemple la moisson,  
Fauve et lourd océan que la lumière dore.

Secoués, égrenés tour à tour, les épis,  
S'ils ne sont pas dans les sillons ensevelis,  
Devront être broyés par l'implacable meule.

Ainsi toujours vivants mais cachés, ne laissant  
Se flétrir au soleil que leur stérile éteule,  
Les petits grains de blé deviendront chair et sang.

## LE VENT DU SUD

Le vent du sud accourt des plaines inondées  
Avec une odeur d'herbe, un frisson de sanglots ;  
L'air devient tiède et lourd, les branches dénudées  
Frémissent et la pluie y ruisselle à grands flots.

Tel, chargé de regrets, de larmes et d'arômes,  
Passe sur moi le souffle ardent du souvenir  
Et tout autour de moi s'agitent des fantômes ;  
En mon cœur pleure un deuil qui ne veut pas finir.

## POUR LA TOUSSAINT

Tu t'en vas à pas lents, seule parmi les tombes ;  
Ci-gisent ton bonheur, ta gaieté, ton appui,  
Là, ta jeunesse et ton orgueil... Ils ont tous fui  
Avec tes bien aimés comme un vol de colombes.

Et sous le deuil trop lourd quelquefois tu succombes ;  
Du monde dépeuplé s'exhale un sombre ennui ;  
Au ciel où tu cherchais l'aube, la foudre a lui ;  
Mais écoute... Dans l'arbre au pied duquel tu tombes,

Un oiseau qui se cache annonce par son chant  
Le printemps et l'aurore à l'hiver, au couchant ;  
Comme une voix d'en haut sur une croix brisée,

Tandis qu'autour de toi descend ce triste soir,  
N'entends-tu pas aussi dans ton âme épuisée  
Chanter éperdument un éternel espoir ?

## AUTOMNE

Le soleil et le vent... Partout les feuilles mortes  
Tourbillonnent... pourtant les jardins restent verts ;  
Il semble qu'on entende au loin le bruit des mers :  
Automne triste, est-ce l'espoir que tu m'apportes ?

Le ciel luit, la tempête ouvre toutes les portes...  
Il est une heure où les captifs brisent leurs fers,  
Où les âmes en foule échappent aux enfers,  
Où la joie et la vie enfin sont les plus fortes.

Parle à mon cœur, austère et splendide saison,  
Aile de flamme et d'or empourprant l'horizon,  
Toi qui vers d'autres cieux nous emportes si vite,

Dis-moi que tout renaît quand tout passe et s'enfuit,  
Que tout ce qui se fane et qui meurt ressuscite,  
Et que l'aube succède à la plus longue nuit.

## L'ÉTERNEL RENOUVEAU

Terrasses d'où mes yeux se perdent sur la mer...  
L'odeur des pins s'enfuit dans les brises marines ;  
    Si tout est frais et vert  
    Aux jardins des collines,  
Les jasmins ont cessé de fleurir : c'est l'hiver.

Ne cherchons plus dans les sentiers les anémones,  
Ni le reflet des blancs narcisses sur les eaux ;  
    Les treilles sans couronnes  
    Ont perdu leurs oiseaux,  
Et les grèves n'ont plus que râles monotones.



Ce paysage en deuil me fascine pourtant  
Par sa mystérieuse et sereine harmonie ;  
    Mon âme en l'écoutant  
    Sent sa peine infinie  
Se perdre dans la paix divine qu'elle attend.

S'ils ont passé les jours de joie et de jeunesse,  
N'est-il dans ce tableau plein de charme subtil  
    Rien que je reconnaisse ?  
    O mon cœur, se peut-il  
Que de tout mon trésor perdu rien ne renaisse ?

Ne reviendrez-vous pas enfin, heureux instants  
Avec tous vos attraits, vos voix et vos visages ?  
    Je regarde, j'entends  
    Des signes, des messages...  
Chaque pas de l'hiver ramène le printemps.

Déjà les bourgeons clos bercent, tendre mystère,  
Toutes les fleurs qu'Avril répandra dans l'azur ;  
    La mort est éphémère ;  
    Le renouveau futur  
Mystérieusement germe déjà sous terre.

Les golfes gracieux ont gardé leurs contours,  
La lumière et les monts leur splendeur immortelle ;  
    Malgré les deuils trop lourds,  
    Toi, mon âme fidèle,  
Tu gardes à jamais tes célestes amours.

## LE TRESOR INVISIBLE

Si mes uniques biens sont ceux que je possède,  
Je suis très pauvre en vérité : foyer qui luit,  
Maison, jardins en fleurs, terre où mûrit le fruit,  
Richesse qui nous trompe et pour un jour nous aide...

Le sol qui nous soutient bientôt sous nos pas cède ;  
Nos treilles , nos lauriers , chaque instant les détruit ;  
Pourpre, fin lin, vendange et moisson, tout nous fuit ;  
Notre chair même meurt lentement sans remède.

Mais je sais qu'au-delà de ce que voient nos yeux,  
D'invisibles bijoux m'appartiennent aux cieux ;  
Je me fie à l'Amour, je crois à la Parole.

En vain le monde entier me verserait son or  
Pour me ravir le souvenir qui me console ;  
Mon Dieu, ce que j'espère est mon meilleur trésor.

## AVANT LE CRÉPUSCULE

Comme le pèlerin qui s'en va par les routes,  
J'ai chanté mes chansons sous le vaste ciel bleu,  
Ou sous la brume grise éparpillant ses gouttes,  
Mais les plus douces restaient toutes  
Captives dans mon cœur en feu.

Beaux soirs où l'hiver n'est plus qu'une harmonie,  
Mystérieux concert des étoiles !... Comment  
Traduire la splendeur de la paix infinie,  
Redire cette symphonie  
Qui remplit tout le firmament ?

La vague chante et meurt, l'oiseau fugitif clame  
Sa détresse au couchant prêt à se consumer ;  
Sylphe aux accents subtils, le vent d'avril se pâme...  
    Ce qui brûle au fond de mon âme,  
    Quand parviendrai-je à l'exprimer ?

La mer garde sa perle et le ravin ses gemmes :  
Faut-il désespérer de trouver désormais  
Une voix qui réponde aux sentiments suprêmes ?  
    Le plus touchant de mes poèmes,  
    Nul ne le lira donc jamais !

Dans l'Océan se perd le fleuve aux longs méandres,  
Les nuages dans l'air doivent se disperser ;  
Mes lèvres ne seront demain qu'un peu de cendres,  
    Et les paroles les plus tendres,  
    Je n'ai pas su les prononcer.

Qu'ai-je donc répondu quand l'amour, divin maître,  
A la douleur comme à l'espoir m'initiait ?  
L'hymne dont j'ai vibré, qui pourra le connaître ?  
    Mon regard a parlé peut-être,  
    Quand ma bouche balbutiait.

Alors que dans la nuit les cœurs en deuil se fendent  
Sous l'effort des regrets, des vains désirs fervents,  
Et que des bras désespérés vers eux se tendent,  
    Peut-être que les morts entendent  
    Les mots ignorés des vivants.

Vainqueurs des ouragans, des brumes qui les noient,  
Peut-être certains cris transpercent-ils les cieux,  
Et penchés sur les mains jointes, les fronts qui ploient,  
Peut-être que les anges voient  
Ce qui se dérobe à nos yeux.

Et si vous accueillez son hommage suprême,  
Qu'importe à votre enfant qu'on l'ignore en ce lieu ?  
Dois-je me plaindre ou vous bénir, Seigneur que j'aime,  
Puisque le meilleur de moi-même  
Sera pour vous seul, ô mon Dieu !

## LES MOTS LES PLUS DOUX

Les mots les plus doux ne sont pas  
Ceux que l'amant dit à l'amante,  
Aux heures où l'on parle bas,  
Dans l'ivresse ou dans la tourmente.

Il est de plus tendres paroles  
Que ces deux souffles confondus,  
Que ces exclamations folles,  
Ces balbutiements éperdus.

C'est la berceuse que murmure  
Une mère à son premier né,  
A la fragile créature  
Que couve son œil étonné.

Humble refrain, petite phrase,  
Gouttes d'un lait pur jaillissant,  
Soupirs pleins d'ineffable extase  
Au chef-d'œuvre fait de son sang.

Voix tremblant de pitié profonde  
Et frémissant d'un saint orgueil...  
Si l'enfant sourit à ce monde,  
C'est qu'il trouve sa mère au seuil.

Mais je connais des mots infiniment plus tendres,  
Des mots presque silencieux ;  
Ils paraissent tomber sans bruit comme des cendres,  
Et pourtant ils percent les cieux.

Faits d'un amour désespéré, d'ardentes larmes,  
De vains désirs, de durs remords,  
Ils s'envolent, profonds aveux, terribles charmes :  
Ce sont les mots qu'on dit aux morts.

Tout ce qu'on leur taisait, ce qu'implorait peut-être  
En vain leur pauvre cœur de chair,  
Tout ce que nous avons de meilleur en notre être  
Pour ce qui nous est le plus cher ;

Ce que la douleur seule arrache au plus intime  
De l'âme labourée à fond,  
A l'heure où se penchant sur le suprême abîme,  
Tel que l'or au feu le cœur fond...

Maître qui connaissez nos pleurs, qu'il vous souvienne  
De vos larmes sur un tombeau ;  
Permettez , ô mon Dieu, que ce cri leur parvienne  
Et que leur ciel en soit plus beau !



## LA MORT DE LAZARE

*Maintenant il est consolé... (St Luc, XVI, 25)*

O Lazare, pauvre Lazare,  
Sors du sépulcre où l'on t'a mis !  
A ta mort absurde et barbare,  
Nos cœurs ne se sont pas soumis.

Dresse-toi ! Soulève la pierre,  
Corps si longtemps martyrisé !  
Reprends ton seul bien, la lumière...  
Vieux lutteur, tu n'es pas brisé.

Voilà tant de jours que tu pleures...  
Lève-toi ! Dieu n'a pas permis  
Que sans être vengé tu meures ;  
Il fait justice ; Il l'a promis.

O toi qui traînas tant d'années,  
Sur le seuil ingrat des heureux,  
Tes espérances condamnées  
Et tes maux dédaignés par eux,

Lazare, mon frère Lazare,  
Qui cherchais de tes tristes yeux  
Parmi les tempêtes un phare,  
Une étoile au gouffre des cieux,

Retombait-elle sur la terre,  
La prière qui s'élevait,  
Silencieuse et solitaire,  
Des cendres, ton sombre chevet ?

O perpétuelle victime,  
As-tu pour jamais emporté  
Ton malheur dans l'immense abîme  
Où ne glisse nulle clarté ?

Tu gis, poussière méprisable,  
Dans l'affreuse nuit sans flambeau...  
Seigneur, l'espoir du misérable  
S'éteint-il au fond du tombeau ?

Un autre a déjà pris ta place,  
Et ton martyre est oublié ;  
Ton ombre pâlit et s'efface...  
Dans le vide avons-nous crié ?

Lazare, mon pauvre Lazare,  
Frère de mon cœur, de ma chair,  
Est-ce que la mort nous sépare,  
Malheureux qui me fut si cher ?

Pour toi, défunt, je souffre encore ;  
Tes maux en moi saignent toujours ;  
Eperdûment pour toi j'implore  
L'aube divine et le secours.

Mais rompant soudain le silence,  
Une grande voix retentit ;  
Mon âme vers elle s'élançe  
Dans un ravissement subit.

Elle dit : « Heureux ceux qui pleurent  
Parce qu'ils seront consolés ;  
Bienheureux les miens ! Lorsqu'ils meurent,  
Dans mes bras ils sont rassemblés. »

Et le ciel s'ouvre et se colore  
Là-haut, là-haut dans le lointain ;  
Une lueur promet l'aurore,  
Annonce l'éternel matin.

Tous ceux qui passaient sur la route  
De toi ne se détournèrent pas ;  
Tes larmes, tombant goutte à goutte,  
Dieu les comptait comme tes pas.

Quelqu'un plus que toi misérable,  
Un Juste à souffrir condamné  
Plus durement que nul coupable,  
Ne t'a jamais abandonné.

Même en tes angoisses mortelles,  
Les cœurs qu'illuminait la foi  
Entendaient par moments des ailes  
Frémir dans l'ombre autour de toi.

Et tous ces invisibles anges  
Ont emporté ton âme à Dieu  
Lorsque de ses sordides langes,  
Elle a jailli, rose de feu.

Lazare, hier si misérable,  
De maux et de mépris comblé,  
Nul faix aujourd'hui ne t'accable;  
Christ à jamais t'a consolé.

Lazare, mon frère Lazare,  
Tu t'es levé victorieux.  
De quel éclat la mort te pare !  
Ton royaume était dans les cieux.

## INFINIMENT

Puissant et vif, le vent léger d'Avril t'effleure :  
Il resplendit, le renouveau tant attendu.  
Dans l'air tout étoilé, l'espoir est suspendu ;  
Sur les flots infinis, la lumière demeure.

Mais qui te rendra ceux que ta détresse pleure ?  
Tu réclames en vain le bonheur qui t'est dû  
A l'univers immense où tu te sens perdu  
Et dont l'éclat d'un jour ne te semble qu'un leurre...

Ne te débats plus seul, être immolé, mais crois.  
Toi qui meurs lentement, regarde cette croix  
Où Dieu voulut mourir aussi parce qu'Il t'aime,

Tu boiras sans gémir le calice de fiel  
Si tu ne doutes pas de cet amour suprême,  
Plus vaste que la mer, plus profond que le ciel.

## BERCEUSE

Dormez, grands yeux... ce vaste monde  
N'est plus si beau depuis que vous êtes fermés,  
Et je poursuis en vain ma course vagabonde  
    Sans vous trouver : dormez, dormez !

    C'est toujours l'hiver et la pluie  
Ou le froid maintenant sans vous, mes bien-aimés,  
Le cœur dont vous étiez la lumière s'ennuie ;  
    La nuit tombe, dormez, dormez !

    Rude est le joug qu'il faut reprendre,  
Longs semblent les chemins de pierre parsemés  
Que devant nos pieds las nous regardons s'étendre ...  
    Dans le repos divin, dormez !

Il est doux chaque soir de clore  
La paupière en rêvant aux Edens embaumés  
Où vous resplendissez, dur de revoir l'aurore  
Si pâle au ciel lointain... dormez !

Si les yeux dorment, le cœur veille :  
Le feu dont vous étiez constamment animés,  
L'amour qui ne meurt pas, la clarté sans pareille  
Brûlent... Est-ce que vous dormez ?

Dieu vous donne la paix suprême,  
O vous que les reflets d'ici bas ont charmés,  
Mais aussi la lumière éternelle, ô vous que j'aime,  
Beaux yeux qui n'êtes plus fermés !

## LE SOLEIL MYSTERIEUX

Soleil qui dans mon âme luis,  
Chassant les obscures nuées,  
Charmant les heures dénuées  
De joie et les profonds ennuis,

Toi que n'éteignent point les nuits,  
Ni les brumes, ni les buées,  
Front las, forces diminuées,  
Je songe aux heureux jours enfuis.

Mais qu'importe la mort des heures,  
Puisqu'à jamais tu me demeures  
Remplissant mon cœur et mes yeux,

Et que tu me prêtes des ailes,  
Toi qui m'emportes dans les cieux,  
Amour des choses éternelles !



## AMOUR

Amour sans qui mon cœur languit et ne peut vivre,  
Tu n'es plus cet enfant rieur et caressant  
Dont l'allégresse étonne et la voix fraîche enivre ;

Tu n'es plus cet ardent et bel adolescent  
Qui fait tout oublier d'un mot et d'un sourire,  
Et cependant jamais tu ne fus si puissant.

Nul chant ne vaut celui que ta bouche soupire  
Les tendres soirs d'été, les longues nuits d'hiver,  
Quand tu me dis les mots que seul tu sais me dire.

Tu me rends supportable et doux mon sort amer ;  
Mystérieusement près de moi tu chemines,  
Voilé comme le ciel, secret comme la mer,

Et dépassant du front les plus hautes collines.  
Mais je n'espère plus désormais te revoir,  
Même à l'heure où vers moi tendrement tu t'inclines ;

Tu caches maintenant ton visage d'espoir  
Et ton regard où luit la céleste lumière,  
Sous l'apparence froide et grave du devoir.

Mais tu sais que mon âme est à toi tout entière,  
Heureuse de t'avoir choisi comme Seigneur  
Et sans cesse cherché dès son heure première,

Amour, vie éternelle et suprême bonheur.

## LA SOURCE VIVE

Les arbres bourgeonnent au bois :  
Prends ton bâton, ton gobelet, ta capeline  
Et prête l'oreille à la voix  
Des vents légers et de la source cristalline.

L'hiver s'enfuit dans les nuages menaçants ;  
Que t'importent les giboulées ?  
Les rayons du soleil seront les plus puissants,  
L'air est plein de chansons ailées.

Tout est si frais, neuf et joyeux...  
J'apercevrai des fleurs dans la mousse sans doute ;  
J'irai, jouissant de mes yeux,  
Et charmant d'un refrain d'espoir la longue route.

J'étancherai ma soif, je laverai mon front,  
Incliné sur l'eau fugitive ;  
Les vains soucis qui me troublaient s'apaiseront  
Auprès de la fontaine vive.

Dans ces printanières forêts,  
Que le soleil de sa splendeur pénètre encore,  
Je songerai : Je suis plus près  
Chaque matin de voir briller une autre aurore.

Puissé-je rencontrer au bout de mon chemin  
Les biens qu'avec ardeur j'envie,  
Découvrir cette source où je boirai demain  
Et dont j'eus soif toute ma vie !

Puissé-je en son flot transparent  
Trouver après la nuit la claire certitude,  
Connaître en m'y désaltérant  
La parfaite union après la solitude !

Car c'est la source vive où Christ le bon Berger  
Mène le troupeau qu'Il abreuve,  
La source qui là-haut dans le divin verger  
Jaillit éternellement neuve.

Des péchés commis et soufferts,  
Dieu permettra que son eau pure enfin me lave :  
Alors mes yeux s'étant ouverts,  
De mes mains tomberont les chaînes de l'esclave.

Et délivré du mal, faix infiniment lourd,  
Mon cœur plus haut que les étoiles,  
Aura son paradis, Amour, céleste Amour,  
Sur ton visage enfin sans voiles.

## DANS L'OMBRE

Je suis seule avec toi ; la nuit  
Envahit lentement le monde,  
Mais une lumière profonde  
Qui vient de toi, dans l'ombre luit.

Près de moi tu planes sans bruit ;  
Dans mon cœur que ton regard sonde,  
Tu sais que terrible et féconde,  
La douleur a porté son fruit.

Que ta tendre main le moissonne,  
Que ton âme à la mienne donne  
Un peu de sa divine paix.

Aveuglément les vivants croient ;  
Errants dans le brouillard épais,  
Ils tâtonnent, mais les morts voient.

## A VOIX BASSE

Regarde-moi ! Tes yeux sont beaux, ma bien-aimée ;  
Me voilà seule avec ton cœur fidèle et pur  
    Dans cette nuit tout embaumée,  
    Toute d'étoiles et d'azur.

Dis-moi ; te souvient-il de ces autres soirées  
Sous le ciel de l'Attique ou de Sorrente en fleur,  
    D'heures rapides éclairées  
    Par tant d'espoir et de bonheur ?

Te souvient-il des mots qu'alors nous échangeâmes  
Devant cet univers splendide et devant Dieu ?  
    Rien n'a séparé nos deux âmes,  
    Même quand tu quittas ce lieu.

Tu t'en allas sans âpre lutte et vaine plainte,  
Tu t'envolas sans peur vers un autre horizon ;  
L'enfant frissonne-t-il de crainte  
Lorsqu'il retourne à la maison ?

Puissé-je quand viendra mon heure être pareille  
A toi lorsqu'à l'appel divin tu répondis,  
O doux regard qui s'émerveille  
De contempler le paradis !



## MA SŒUR CÉLESTE...

Ma sœur céleste, que m'importe  
Le monde entier quand je te sens  
Auprès de moi si douce et forte  
Avec tes baumes tout puissants ?

Tu me consoles, tu ranimes  
Mon cœur défaillant et parfois,  
Malgré les immenses abîmes,  
Le ciel me parle avec ta voix.

Oh ! peux-tu voir sans que je voie ?  
Ton soleil lointain m'éblouit ;  
Le pâle reflet de ta joie  
Me réchauffe et me réjouit.

Et parfois, ma sœur immortelle,  
Avec ton âme, avec tes yeux,  
Mon cœur qui te reste fidèle,  
Mon cœur est déjà dans les cieux.

## NATALI DIES

*Et nunc vivere incipit morique desinit.*

Ne me plaignez pas, vous, les pèlerins qu'enivre  
Ce printemps fugitif qui vous semble si beau,  
Vous qui pieusement penchés sur mon tombeau,  
Frémissez en songeant qu'il faudra bien me suivre.

Le dur été, l'automne en pleurs, l'hiver de givre  
De leurs vents furieux éteindront vos flambeaux,  
Mettant votre parure et vos cœurs en lambeaux ;  
Vous rêverez alors de l'heure qui délivre.

Ce qu'hier ici-bas si tristement j'aimais,  
Dans la gloire des cieus m'appartient à jamais ;  
Jeunesse disparue, espoir troublé d'alarmes,

Trésors évanouis, je vois tout reflourir ;  
La main du Dieu d'amour essuie enfin mes larmes :  
J'ai commencé de vivre et cessé de mourir.

## A CELLE QUI M'A PRÉCÉDÉE

Je n'ai pas de mots assez tendres  
Pour t'exprimer tout mon amour ;  
Les paroles ne sont que cendres,  
Que vent envolé sans retour.

Je voudrais graver sur la pierre  
Au jour éclatant du midi,  
En traits de flamme et de lumière,  
Ce qu'obscurément je t'ai dit.

Mais sous l'ombre de ces paroles,  
Tu trouveras enseveli  
Pourtant ce cœur que tu consoles,  
Ce cœur incapable d'oubli.

## TABLE DES MATIÈRES

La Mort héroïque du lieutenant Contamine de Latour..	9
Le Coq et l'Alouette .....	14
Après .....	16
In Mémoriam.....	17
A Jeanne d'Arc Figure de la Patrie .....	19
Curtius .....	22
Souvenance.....	25
En Exil.....	26
Les Perce-Neige.....	29
Le Printemps triste.....	30
Violettes de Mars .....	31
Abeille .....	32
Visions.....	34
Là-bas .....	36
Mouettes .....	37
Dans la Brume.....	38
Le Vent qui erre .....	39
Trêve .....	40
Il pleut .....	41
Jardins disparus .....	43
Hantise .....	46
La Moisson .....	47
Le Vent du Sud .....	48

Pour la Toussaint.....	49
Automne .....	50
L'éternel Renouveau.....	51
Le Trésor invisible .....	53
Avant le Crépuscule.....	54
Les Mots les plus doux .....	57
La Mort de Lazare .....	60
Infiniment .....	64
Berceuse.....	65
Le Soleil mystérieux .....	67
Amour .....	68
La Source vive .....	70
Dans l'Ombre.....	73
A Voix basse.....	74
Ma Sœur céleste.....	76
Natali Dies .....	77
A Celle qui m'a précédée.....	78

ACHEVÉ D'IMPRIMER  
 POUR LA                       
 REVUE DES POÈTES  
 PAR L'IMPRIMERIE  
 NEMOURIENNE         
 LE PREMIER FÉVRIER  
       MCMXXIX





## Editions de la "Revue des Poètes"

35, Quai des Grands-Augustins, Paris VI<sup>e</sup>

---

Suzanne BUCHOT :

**Quand se penchent les Lys**, ouvrage  
couronné par les Amis de la *Revue  
des Poètes*. . . . . 7 fr. 50

Charles DORNIER :

**Le Mur de Lumière** . . . . . 9 fr.

Marie-Louise DROMART :

**Le Bel Été**, ouvrage couronné par  
l'Académie française. . . . . 7 fr.

**Sur mes Pipeaux fleuris**, Grand Prix  
des Jeux Floraux, couronné par l'Académie française. . . . . 12 fr.

Émile LUTZ :

**Poèmes Errants**, ouvrage couronné  
par les Amis de la *Revue des Poètes*. 7 fr.

Madeleine MERENS-MELMER :

**Sous le Signe de la Musique**. . . 10 fr.

Henry MUCHART :

**Le Miel Sauvage**, ouvrage couronné  
par l'Académie française. . . . . 10 fr.

Frédéric SAISSET :

**Le Miroir des Songes**. ouvrage cou-  
ronné par l'Académie des Jeux Flo-  
raux (*Grand Prix Fabien-Artigue*)... 7 fr. 50

Hélène SÉGUIN :

**Le Miroir de Clélie**, ouvrage couronné  
par l'Académie française. . . . . 7 fr. 50